

## Dans l'ombre du cousin César et de l'oncle Oscar

Michel Coulombe

Volume 5, Number 4, May–July 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34459ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

### ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this document

Coulombe, M. (1986). Dans l'ombre du cousin César et de l'oncle Oscar. *Ciné-Bulles*, 5(4), 2–3.

Michel Coulombe

« Leur cérémonie ressemble à une soirée de salle paroissiale. Ils ne savent pas connecter avec leur public. À Paris après les Césars, c'est impossible de sortir, les gens mangent presque les vedettes. Ici, le public est tout simplement absent, dans la rue comme dans les salles. »  
(Denis Héroux, **Le Devoir**, 26 mars 1983)

## Dans l'ombre du cousin César et de l'oncle Oscar

■ Les Génies n'ont pas de chance, et ce, depuis leur naissance. Un complot, une malédiction, une tare, on ne sait. Malgré tous les efforts que déploient leurs parents, aveugles et tenaces, pour augmenter, autant que faire se peut, leur notoriété douteuse et les réconcilier avec les francophones récalcitrants de la famille, malgré le nom rassurant qu'on leur a donné à la naissance, ils pataugent lamentablement et n'ont toujours de génie que le nom. À leurs débuts, on pouvait leur imaginer un brillant avenir. Billevesées. Le temps les accuse.

À l'âge de raison, tristement égaux à eux-mêmes, les voilà qui font encore du sur-place, donnant beau jeu à leurs détracteurs qui les comparent méchamment, eux les prématurés, aux Oscars et aux Césars. Alors, forcément, à cheval entre deux inconciliables solitudes qui cherchent maladroitement à se donner des allures de pays, ils vieillissent mal. De temps à autre, calculateurs, ils promettent de séjourner à Montréal. Heureusement, ils ne s'y résolvent jamais, trop habitués à l'hospitalité et au confort torontois. À Montréal, il est vrai, on les critique ouvertement, on les ignore froidement ou encore, païen, on les implore naïvement, en désespoir de cause, en se répétant pour la millième fois qu'il faudra bien, un jour, prendre d'assaut une fois pour toutes le marché canadien-anglais. Et on ne tient pas du tout à les héberger.

« Aux États-Unis, lorsqu'un film remporte l'Oscar du film de l'année, le producteur peut être assuré que le lendemain, c'est la ruée aux guichets. Quand un film gagne un Génie, il n'y a absolument rien qui se passe. Neuf fois sur dix le film n'est pas à l'affiche. »  
(Denis Héroux, **Le Devoir**, 26 mars 1983)

Vue du Québec, l'opération Génie n'a rien d'un succès. Tout, de la répartition des votants — au nombre de 600 cette année — à la connaissance qu'ils ont de chacun des films en nomination en passant par les oublis impardonnables qui invalident chaque année la remise des prix (en 1985, on donnait, probablement sous l'influence de Venise, le Génie de la meilleure réalisatrice à Micheline Lanctôt mais on omettait de mettre **Sonatine** en nomination pour sa bande sonore, le corps même du film ; en 1986, le seul long métrage documentaire de langue française en nomination était **Le choix d'un peuple** ; etc.), tout donc invite au scepticisme. Par surcroît, quels qu'aient été les efforts consentis, la notoriété des Génies n'est toujours pas palpable. Même en Ontario, elle n'est rien quand on la compare à celle des Oscars. La machine tourne à vide.

Sans beaucoup d'imagination, le Canada s'est lancé, toutes voiles dehors, sur les traces d'Hollywood, emboîtant le pas aux grands pays producteurs de films. On a donc imaginé, à Toronto, un spectacle qui devait en mettre plein la vue au public canadien. Smoking et robe du soir. Stars de préférence made in Canada (même si les grandes vedettes canadiennes ne tardent pas à émigrer). Chair à téléphages parlant anglais. Contenu canadien assuré.

Mais voilà, au moment même où commence l'émission de télévision, le projet Génie dérape. La soirée se déroule comme une longue énigme. Les rares cinéphiles québécois qui s'y intéressent encore n'en finissent plus de se demander d'où peuvent sortir tous ces films qu'ils ne verront probablement jamais et qui, parfois, trop souvent, attendent une reconnaissance officielle pour être lancés d'un océan à l'autre. Pendant ce temps, devant un parterre réjoui, on remet, souvent à des absents, des prix grâce auxquels on rêve de propulser au firmament de la consommation

de masse films et vedettes canadiens. Peine perdue.

Le talent et le succès doivent précéder les prix, non pas en dépendre, quoiqu'on en dise. Pour avoir refusé de l'admettre, les Génies sont tout le contraire des Oscars. L'industrie cinématographique canadienne a choisi d'acheter, une fois l'an, une vaste vitrine publicitaire à la télévision d'État pour annoncer, à l'heure de pointe, une batterie de produits jusque-là sans nom. C'est son droit. Dans un Canada menacé de libre-échange culturel avec les États-Unis, dominé par la production américaine, littéralement placé en garde à vue ou producteur de navets aussi inoubliables que **Porky's** ou **Meatballs**, la démarche a quelque chose d'héroïque, il faut l'admettre.

Toutefois, les cinémas québécois et canadien se développent indépendamment l'un de l'autre. On aurait tort de l'oublier. Sauf de rares exceptions, on peut difficilement parler d'interpénétration même après tous les efforts consentis par divers organismes. Les deux cultures restent imperméables. Chacun se fait son cinéma et voudrait, légitimement, récolter tous les prix en fin d'année. Le contraire marquerait peut-être la naissance d'une culture canadienne... Ce n'est pas demain la veille.

Après toutes ces années, quelques personnes insensibles aux avertissements de leurs pairs cherchent encore à parachuter, probablement pour donner bonne conscience à l'Académie, le gala de l'industrie cinématographique canadienne à Montréal. Elles s'épuisent bien inutilement. En fait, elles proposent de transplanter un arbre sans racine dans un champ d'asphalte. Cruel. À Montréal ou à Toronto, l'unité canadienne n'ayant pas été parfaitement cimentée par les programmes fédéraux, la remise des Génies constitue un irritant (pas seulement pour le

Québec d'ailleurs). Autant que ce soit à Toronto. En définitive, le gala vaut moins que l'industrie — à deux têtes — dont il est issu.

Quant aux esprits pervers qui imaginent un gala québécois concurrent, ils foncent, tête baissée, vers une impasse. Un nouvel exercice d'autocongratulation risque peu d'ébranler la foi des cinéphiles. Lorsque tout le monde ou à peu près est assuré d'une mise en nomination, on passe à deux doigts du ridicule.

Plutôt que d'investir argent et énergie dans des prix sans prestige qui ne peuvent, de par la loi du nombre, que récompenser le cinéma des autres, plutôt que d'édifier au nom d'un nationalisme réactionnaire un nouveau château de cartes, on aurait avantage à miser davantage sur la promotion des films et, aussi, à consolider les acquis. On pourrait, par exemple, donner plus de poids et d'envergure aux prix qui existent déjà au Québec : le prix L.-E. Ouimet-Molson, le prix du court et moyen métrage, le prix des Rendez-vous du cinéma québécois, le prix Albert-Tessier et les prix d'excellence décernés par la Société générale du cinéma du Québec. Pourquoi refaire le monde quand il serait beaucoup plus facile de travailler à l'améliorer ?

Bernadette Soubirous avait bien raison qui déclarait, pleine de sagesse, « Pauvre Canada » . ■

« Deux millions de Canadiens se contentent de consommer un gala en oubliant bien vite que sous le vernis se joue la survie d'un cinéma. »  
(Nathalie Petrowski, **Le Devoir**, 21 mars 1984)